

III

Thi-Sen avait pris l'habitude de descendre deux ou trois fois chaque semaine au village. Elle parlait, sérieuse comme si quelques graves problèmes tourmentaient son esprit, avec son grand chapeau sur la tête. Quelque sérieux que fut le visage, il était impossible que des profondes pensées tinsent place sous une telle coiffure.

Ce chapeau était absolument semblable à tous les chapeaux annamites par sa forme et par sa couleur. Renversé et posé à plat, il avait la forme d'un moule à flan, alors que la petite calotte intérieure, — celle que fixent de longues aiguilles de bambou glissées entre les feuilles et qui se pose sur le chignon, — ressemblait à un moule à pudding. Deux feuilles sèches avaient suffi à le faire, un artiste très habile avait garni l'intérieur, du centre au bord, de minuscules cerceaux que les aiguilles brunes traversaient. Sa couleur jaune clair s'agrémentait tout autour de la tête du scintillement de petits miroirs. Un seul doigt appuyé au long cordonnnet de soie noire tombant d'un bord

à l'autre et terminé de chaque côté par un gland énorme, permettait de maintenir l'équilibre.

Nulle particularité ne le distinguait des autres coiffures et malgré cela ce chapeau paraissait extraordinaire. De dimensions courantes, élégamment courantes, il devenait, porté par Sen, fantastique et prêtait à rire. Il cachait une tête si petite qu'elle devait être là pour servir de transition. L'ensemble formait un très étrange champignon au plateau jaunâtre, au ceps noir.

La robe n'avait pas encore acquis d'importance dans la toilette de Sen et l'œil ne s'arrêtait pas à sa couleur sombre. Les chaussures, après le chapeau, attiraient le regard. Elles étaient bizarres, démesurées elles aussi, et d'une forme bien difficile à expliquer ; leur confection pourtant était très simple, un morceau de cuir et des déchets suffisaient pour chacune d'elles. Il fallait que, plus long que le pied, aminci vers le talon renforcé d'une piécette, il se relevât à l'extrémité, tout droit comme un avant de traîneau. Un ruban de cuir, divisé en deux parties inégales, allait d'un bord à l'autre en diagonale, à la hauteur des doigts. Le pouce et l'index, séparés par ce ruban et se crispant pour le saisir, tenaient tout l'appareil dont le talon traînait, rendant la démarche glissante tout en exigeant une pression continuelle des doigts pour qu'il ne se séparât pas trop du pied.

Ces sandales valaient surtout par la proportion du retroussis exagéré. Il cachait les pieds et montrait sur le devant de la robe qu'il poussait et attirait à la cadence du pas. Le cordonnier s'était

montré artiste dans l'ornementation appliquée sur l'avant. Le cuir blanc découpé en chinoiseries figurait une tête grande ouverte comme celle de nos jeux de boule, — cette tête voulait être certainement celle d'un dragon.

Thi-Sen se complétait encore par la boîte de cuivre qui la suivait partout. Un enfant—un page, dirais-je, si le nom seul n'évoquait un garçonnet vêtu de soie et de brocart — la portait avec les soins d'un enfant de chœur pour un vase sacré. Sa livrée, un peu sauvage, se composait de lambeaux d'étoffes qu'aucun lavage ne pouvait plus rendre blancs, d'un turban noir autour duquel une chevelure, tenant de la crinière embrouillée, formait panache désordonné.

Un second « gno » suivait, chargé du parapluie. Celui-ci était le même, avec plus d'usure et plus de trous, que Méo avait envoyé à Sen le jour de son arrivée. Ces six mois de service avaient aggravé ses blessures ; il n'en restait pas moins un objet de grand luxe et d'ornement, — le chapeau suffisait pour la pluie et pour le soleil.

Sitôt les portes du camp franchies, le garçonnet ouvrait son ustensile, et, tantôt précédant, tantôt suivant Sen, il le brandissait à bout de bras, ne le baissant un peu que sur les instances du vent.

Lorsque Sen s'en allait ainsi, on ne distinguait d'elle sur la route, entre le disque du parapluie et la tache blanchâtre de l'autre page, qu'un large rond jaune et deux gros pieds rouges. Elle ne ressemblait plus à un champignon fantastique, mais à une tortue à l'écaille claire, aux pattes lourdes.

Au village Sen faisait quelques visites ; il fallait des circonstances particulières pour qu'elle allât rendre hommage à Bouddha. Chez les notables elle retrouvait, plus riche, le décor dans lequel s'était écoulé son enfance.

L'accueil réservé, exempt d'empressement était cependant fort poli. La situation de la fillette était mal définie, et, n'eût été la crainte que Bonneaud inspirait, on l'eût traitée comme la femme d'un tirailleur, plus mal peut-être, car celles-ci appartenaient à des jaunes.

Ces visites étaient longues. Sen s'attardait volontiers, faisait les honneurs de sa boîte de cuivre, buvait le thé vert servi dans les minuscules tasses. Elle bavardait, caquetait, contait mille riens, s'intéressait à mille autres, — surtout, elle se faisait admirer, comme si vraiment elle avait eu déjà beaucoup d'importance...

IV

A chaque minute Sen rencontrait Méo au camp. Pendant les heures d'exercice il vivait auprès d'elle n'ayant plus ses fonctions de cuisinier. Ces différents avatars se produisaient toujours après quelque aventure malchanceuse. C'était une histoire, cette fois-ci, de poulets volés à une marchande et comptés dans les dépenses. La vérité n'avait pu être très bien connue. Méo traduisant les accusations et y répondant. Il n'en avait pas moins été destitué.

Un milicien, son élève et son ami intime, lui avait succédé. Méo avait de la sorte été allégé de la responsabilité, sans abandonner les profits. Et, étant indispensable, même entre les sergents et leurs chefs, il avait été confirmé officiellement dans son rôle d'interprète-planton. Outre le soin de faire nettoyer la maison, il devait traduire en un français rudimentaire et expressif les plaintes, les ordres, les demandes et les décisions, c'est-à-dire qu'il était devenu beaucoup plus puissant que le premier sergent. Sa déchéance avait été un avancement et il n'en conservait pas moins,

moyennant partage des bénéfices, il est vrai, la surveillance occulte de tous les achats domestiques.

Dans les troupes les plus disciplinées, dans toutes les agglomérations d'hommes, certains êtres arrivent à vivre ainsi, en dehors de toute règle et de toute discipline. Il faut dire, pour la justification de Méo, que son habileté à déjouer la plus grande difficulté, à débrouiller l'affaire la moins claire, rachetait sa paresse et ses fourberies, même lorsqu'il conciliait la justice et son intérêt. La règle principale de toutes les administrations étant d'éviter les histoires, Méo contribuait à la tranquillité de ses chefs. Il arrivait d'ailleurs, parfois, que ses services fussent désintéressés.

— « Méo sait de merveilleuses histoires qu'il conte à ses camarades, disaient les blancs. Peut-être est-il poète et improvise-t-il ? »

Souvent en effet il prenait place au milieu d'un cercle. Méo parlait à voix basse et ses auditeurs l'écoutaient avec recueillement. Tant de mystère avait bien paru louche les premières fois ; — Bonneaud surgissant inopinément ne découvrait qu'une assemblée de linhs recueillis. Méo, les mains vides, était toujours prêt à lui donner l'explication de ce rassemblement.

Alors, quand un Européen passait, pour le distraire, on priait Méo de raconter l'une de ces histoires qu'aimaient tant les miliciens. Il avait été très embarrassé au début, puis s'était lancé dans une légende si stupide qu'on l'avait fait taire.

« Il n'ose pas, pensait Bonneaud, ou il ne peut traduire ».

Méo n'osa jamais ou du moins ne put jamais traduire. Elles étaient édifiantes cependant et si simples, si simples ses histoires ! L'instant propice était toujours voisin du prêt et il fallait quelques accessoires : des cailloux ou des coquillages, un bâtonnet. Méo contait alors sa légende, toujours la même, toujours aussi captivante. Elle se composait de quatre mots tout juste :

— « Un, deux, trois, quatre, un, deux, trois, quatre, un, deux, trois, quatre »...

En même temps, quatre cailloux du tas allaient en former un autre à côté. Cela finissait invariablement par l'un de ces quatre mots. Entre le narrateur et les auditeurs, de temps en temps, quelques gestes, toujours les mêmes. Méo distribuait des objets ronds et lourds, ressemblant à des pièces et en ramassait beaucoup plus. Aussitôt il recommençait : « Un, deux, trois, quatre, un, deux, trois, quatre ». Il lui arrivait, pour varier un peu probablement, d'escamoter un, deux ou trois cailloux, vers la fin, quand il avait pu évaluer ceux qui restaient.

Ce récit était donc banal, et très semblable à celui des croupiers dans les cercles, lorsqu'ils comptent jusqu'à neuf. Il devait néanmoins rester très mystérieux.

Lorsqu'un chef approchait, Méo prévenu, s'asseyait sur les cailloux, tout simplement, et recommençait aussitôt après.

Son habileté lui rapportait beaucoup. Il aurait

fallu remplir une charrette avec les monnaies qu'il ramassait pour constituer une somme sérieuse.

Méo, après ces séances-là, descendait au village. Il savait escalader les barrières sans se déchirer aux pointes de bambou et courir si vite sur la route que les fauves n'auraient pu l'atteindre. Chez le Chinois on racontait la même histoire tous les soirs,... là on l'appelait tout simplement le « bacouan », — jeu indigène très simple consistant à parier qu'il restera 1, 2, 3 ou 4 cailloux du tas quand on l'aura peu à peu diminué en prélevant les cailloux 4 par 4; — Méo perdait tout ce qu'il avait volé au camp. Lorsque le sort lui restait favorable, il se payait des plaisirs de mandarin : un festin soigné, le meilleur opium, et des plaisirs de blanc : des sucreries, des confitures, des conserves, de l'alcool, bu chaud comme le choum-choum ; toutes choses coûteuses qu'il savait goûter...

Il rentrait gris en général et Sen devait répondre à son appel, glisser du lit de camp, le suivre et se donner à lui. Elle ne l'aimait pas, mais Méo restait l'intermédiaire puissant entre son mari et elle. Elle ne savait encore que quelques mots, aussi l'aide de Méo devenait-elle souvent nécessaire. Sen d'ailleurs, malgré la haine qui persistait contre lui, subissait comme aux premiers jours l'influence qui la dominait, arrêta la moindre pensée de révolte, l'empêchait de formuler la moindre plainte.

Méo la traitait comme un mari annamite de sa classe peut traiter sa femme louée à un Euro-

péen pour le distraire. Sen en réalité ne savait plus lequel des deux était son vrai mari — elle ne les aimait pas plus l'un que l'autre ; — elle aurait, sans doute, opiné pour l'Annamite.

Méo trouvait avantage et plaisir à la fois. S'il avait été capable de sentir, son amour-propre aurait eu de grandes joies, car, trainard hier, coolie, boy, soldat aujourd'hui, — ce qui, en Annam, n'est pas un honneur, — demain coolie encore ou peut-être forçat, il ne pouvait espérer d'un Boudha juste, honnête et bourgeois, la fille d'un mandarin, belle et raffinée, — destinée, sans le hasard, au lit d'un autre mandarin. Méo ne s'attardait pas à la constatation d'une satisfaction, il donnait tout son soin à jouir du jour heureux, succédant au jour heureux, sans même songer à en remercier cet Olympe sino-indou, composé de tant de croyances, de tant de Génies, de Dragons, de Dieux et demi-dieux, que nous, ignorants, désignons, comme les ignares nhaqués, sous le nom général de « Bouddha ».

Méo avait appris des blancs l'irrévérence et l'incrédulité ; il disait en montrant son ventre :

— « Yen a là Bouddha ».

Et, sans aucun doute, il le croyait, car il offrait à ce Dieu beaucoup de sacrifices.

V

Au cours de ces six mois, quelques blancs passèrent au camp, montant vers les postes du haut ou revenant à la ville. Le missionnaire venait chaque quinzaine. Il avait quelques catéchumènes au village. Leur éducation n'était probablement pas la seule raison de ses visites. Il devait avoir besoin d'épancher son exubérance. Depuis peu de temps d'ailleurs, il avait quitté l'armée ; quelques hommes trouvent dans les missions un refuge, comme beaucoup d'autres en cherchant un dans les rangs de la Légion Etrangère. Le Père n'aurait pu en trouver de plus absolu, ni de plus grandiose.

La présence de Thi-Sen, qui, peu à peu, avait pris l'habitude de paraître pendant ses visites, ne lui répugnait pas. Il avait dû assister à de telles infractions à la morale durant son apostolat, que l'irrégularité de ce petit ménage sans sacrement était parmi les plus anodines ; tout au plus un péché véniel. La morale subit la loi des influences, elle ne saurait avoir sous toutes les latitudes la même rigidité. Sen, dans quelques mois, ferait évidemment une gracieuse paroissienne. Le tout

était de décider Bonneaud, et tant que la religion ne touchait pas la mort, Bonneaud était un irréductible.

Les nuits, où le visiteur cherchait abri au camp, Sen devait coucher dans la case des femmes. L'inspecteur n'avait aucun préjugé, sa congai en avait pour lui, elle ne pouvait accepter une telle promiscuité. Comme Méo s'était approprié le hamac, elle couchait sous la véranda, dans la cuisine ou même à l'entrée de l'écurie, dont elle avait apprivoisé les habitants. Sen aurait pu demeurer toute la nuit dans la maison. Le missionnaire eût absous le péché dans l'espoir du résultat.

— « Bonneaud, dépêchez-vous de me faire un paroissien ou deux, pour hâter l'influence française », recommandait-il en partant.

La plaisanterie n'était pas très raffinée, mais le Père n'était pas un précaillon de chapelle, il avait le verbe haut, le rire long, le boire sec, la farce salée et n'en était pas moins un digne prêtre. Peut-être songeait-il à ces missions, aussi bonnes que d'autres plus austères, autour desquelles le teint jaune des indigènes s'est éclairci, le nez affiné, les yeux élargis.

Le premier passant que Sen vit fut un simple voyageur pour qui l'on ne fit point de façons. Arrivé le matin, reparti sans escorte à l'heure de la sieste, il n'avait séjourné que quelques heures. La fillette constata la hiérarchie qui peut exister entre gens de même couleur. Le visiteur était dépourvu de grade et de titre, il prit part au déjeuner, reçut

un petit bonjour sur le seuil de la case. Le bonhomme s'en alla à la mort, son domestique emporta la nouvelle moins d'une semaine après.

Le second avait une grenade sur son casque, des galons rouges sur les manches. Il eut après le dîner quelques pipes d'opium et un gîte au bastion.

Thi-Sen pouvait établir des comparaisons, grandir son mari au rang de chef très respecté, très puissant. Un troisième remit les choses au point. Il y eut pour lui grande rumeur, nettoyage et astiquage. Les miliciens rangés de chaque côté de l'entrée lui présentèrent les armes lorsqu'il descendit de sa chaise à porteurs, escortée par dix tirailleurs. Les blancs l'appelaient « Mon Commandant ». Sen avait été consignée dans la maison des femmes avec défense de se montrer. A la sonnerie du soir, toutes les lampes avaient été éteintes, le garde avait renoncé à ses pipes et avait été dormir avec Bonneaud sur des nattes dans le bastion. Le « commandant » partit le lendemain pour le Nord, son escorte s'en retourna. Des paysans du village, des miliciens du camp l'avaient accompagné. Méo avait été de la corvée et avait dû reprendre son fusil.

Un autre homme passa, un Père triste et doux dans sa robe noire, qui regarda Sen avec mépris. A peine était-il parti qu'il y avait eu une nouvelle arrivée : sur une civière de bambous et de nattes, c'était un pauvre diable à demi-mort qui geignait à chaque mouvement. On l'avait gardé plusieurs jours. Le Père était revenu, le missionnaire prévenu, nul ne sut comment, accourut. L'un, avec sa

douceur triste, le second avec sa belle humeur brusquée, le soignèrent pendant une semaine, sans que leurs sciences réunies pussent définir son mal. La présence de ce moribond installé au rez-de-chaussée du bastion et de ses deux docteurs, avait donné de l'animation au camp. Les deux Pères ressemblaient à deux démons se disputant une proie. Ils saluèrent toutefois son départ du sampan avec joie : le malade était en voie de guérison.

D'autres vinrent encore, descendant ou remontant, par la route de terre et par le fleuve, — gais à l'arrivée, tristes au départ, contre toute vraisemblance, — gais d'aller vers l'inconnu et d'être bien portants, tristes des fatigues ressenties dans les postes mal organisés encore, mal approvisionnés, où, souvent, la quinine même faisait défaut...

Ces visites ne modifiaient guère les heures du camp. Elles donnaient un peu de bruit européen dans le grouillement asiatique, un peu de joie. Les lendemains semblaient plus silencieux et plus désolés, les choses reprenaient leur aspect réel, la monotonie regagnait tout son empire et endormait vite l'ennui et le regret.

VI

Thi-Sen n'avait pas de position officielle ; j'entends vis-à-vis des indigènes ; il eût paru à cette époque tout à fait impossible qu'elle en eût jamais une vis-à-vis des Européens. Elle disait : « Mari » ; les nhaqués et les linhs disaient aussi : « Mari », Bonneaud l'appelait « congai ». Elle ne pouvait espérer recevoir de lui le titre d'épouse. On l'appelait Thi-Sen et si les indigènes tentaient de lui donner un autre nom, de substituer le « Mademoiselle » en « Madame », *thi en ca*, ils revenaient à la première dénomination parce que l'inspecteur, sans intention, disait Thi.

Elle était tenue à l'écart de tout ; à défaut des maîtres, Méo commandait dans la maison, même contre ses désirs, les petits boys le plus souvent dédaignaient ses avis. Bonneaud, en raison de la pauvreté de leur répertoire commun, ne la chargeait de rien ; les Jaunes savaient que la fillette n'était qu'une petite concubine, un passe-temps momentané ; et l'inspecteur n'avait jamais songé à lui donner plus d'importance qu'à un gentil et fragile bibelot.

Pour La Lande, Sen était devenue l'un des acteurs de son rêve, ni très encombrant ni très important.

Il arriva quelquefois qu'ils restèrent seuls dans la maison quand Bonneaud était parti avec Méo et quelques miliciens pour la chasse ou pour une rapide tournée de surveillance. Le premier tête-à-tête fut désagréable. Sen avait peur des yeux de son compagnon. Les pupilles dilatées, comme gonflées, se mouvaient difficilement, le regard paraissait se fixer, ne pouvant plus se détacher et, avant de changer de point d'appui, faire un grand effort pour s'arracher. Entre la naissance et la fin du rayon visuel des images passaient, légères et tenaces qui empêchaient l'œil de percevoir nettement ce point d'appui, ce but. Le regard ne s'adoucissait guère que sur le lit de camp, vers le milieu de la fumerie ; il semblait alors un reflet doux, prêt à mourir, et qui mourait en effet dans le sommeil ou dans une fixité absolue.

Le garde s'était entêté gentiment à apprivoiser Sen. Elle se laissa séduire par des morceaux de sucre et des boîtes de conserve, qu'elle mangeait d'une façon bien sauvage. Elle devint sa camarade, muette ou à peu près, autant que lui-même, ou gazouillant des mots incompréhensibles.

Les absences de Bonneaud leur donnaient des instants de grande intimité — sans qu'il se passât rien que l'inspecteur n'eût pu savoir. Sen régnait, rudoyait les gamins, cachant son incompetence

des choses domestiques sous une autorité capricieuse. Elle bouleversait tout, même les cantines de son mari — pour voir, pour savoir, ou pour bousculer. Le garde dormait ou somnolait tout le jour à côté des pipes auxquelles il ne devait pas toucher, en lutte perpétuelle entre sa parole et son vice. Sen savait la défense, elle le surveillait, le taquinait, ou faisait mine de le consoler.

Il avait transgressé son serment d'ailleurs très vite, à bout de forces, hésitant entre le parjure ou la mort ; il lui restait encore quelques scrupules, malgré sa déchéance. Sen avait été la tentatrice et il avait recommencé à fumer... par sagesse. Sans opium il était plus incapable d'agir qu'en puissance de poison, son esprit n'avait plus de lucidité ; il manquait d'équilibre. Il s'était fixé une certaine dose qu'il respectait à peu près, ne sachant plus guère compter. Ainsi il pouvait mieux défendre le camp, respecter les consignes : il était un homme... Ces jours de paresse complète lui convenaient, maintenant qu'il en calmait la souffrance et n'endurait plus la privation. C'était comme un somme dans le rêve, un arrêt où les éléments humains et surhumains de son esprit et de son corps dormaient.

Les heures passaient, doucement, sans bruit, sans effort. Il les vivait sur le lit de camp, sans bouger, presque tout habillé. La journée commençait par l'apparition de Sen qui était sortie dès que la lumière, pénétrant à travers le store, avait annoncé le retour du soleil. Derrière elle venait un milicien portant une tasse pleine.

Ils s'arrêtaient en face du lit, l'homme répétait plusieurs fois :

— « Capitaine, capitaine, y en a moment, y en a moment ».

Il fallait insister longtemps pour que La Lande secouât sa torpeur, alors que Bonneaud à cet appel sautait à bas du lit brusquement. Thi-Sen disait lorsqu'il avait ouvert un œil et étiré ses bras :

— « B'jour Capitaine ! »

Il fallait s'éveiller tout à fait pour répondre :

— « Bonjour Sen ! »

A ce moment le premier sergent venait chercher les ordres.

— « Même chose, hier ».

Ce n'était pas bien compliqué. L'absence de Bonneaud eût duré un an que c'eût été toujours « Même chose, hier ».

Le thé : Sen croquait un morceau de sucre, fumait une cigarette. A chaque gorgée elle disait : « Beaucoup bon ». Il fallait répondre « beaucoup bon » pour ne pas l'offenser, comme si elle avait offert les feuilles et l'eau, surveillé l'infusion. La première pipe — oh ! l'unique de la matinée — et une bonne somnolence.

Le déjeuner demandait une grande énergie : se mettre sur pied, aller s'asseoir, rester assis ; — il était bref, et de sa chaise, le garde revenait vite à la natte.

Les plats du déjeuner — même chose hier — demeureraient presque intacts. C'était un si grand effort de couper les mets, de les porter à la bouche, de manger. Les aliments n'avaient plus de goût,

le garde avant d'y toucher avait bu plusieurs verres « d'eau de jade »... Sen avait trouvé un nom très poétique pour l'absinthe.

La sieste de l'après-midi durait jusqu'au soir et le repas était à peu près identique, si ce n'est que le garde buvait encore davantage, tenté par cette griserie-là à défaut de l'autre. Le regard, cette fois exagérément mobile, sautait d'un point à l'autre, les pupilles roulaient : le regard était ivre. Le garde allait alors vers ses petites pipettes. Il fumait sa ration, juste ce qu'il fallait pour ne pas tomber malade ou devenir fou.

Sen prenait sur le lit la seconde place et roulait les boulettes à grands intervalles pour faire durer longtemps le plaisir... Ils dormaient ainsi côte à côte séparés par la lampe et les pipes — sagement, sans penser à mal...

... Ce fut seulement au bout de six mois que La Lande parut s'apercevoir du voisinage. Brusquement il avait tenté d'attirer la petite congai vers lui, Thi-Sen s'était défendue. L'attaque n'était pas bien sérieuse. Ce réveil des sens n'avait duré qu'une seconde, la seconde suivante le garde s'était endormi, au milieu des pipes, des aiguilles, des pots et de la petite lampe renversée.

Sen avait, tout d'un coup, oublié les morceaux de sucre et les succulentes conserves. Durant toute la nuit elle crut voir des yeux invraisemblables rouler autour d'elle, se fixer, menacer... elle eut grand peur.

Son mari était heureusement revenu le lendemain.

VII

A des intervalles à peu près réguliers, un milicien de garde lançait un appel spécial. Aussitôt l'inspecteur sortait de la maison et parfois s'en allait à cheval au grand galop vers un petit point noir à peine visible dans les herbes. Il fallait l'œil exercé d'un Annamite pour le discerner courant au ras des herbes.. Le *tram* (porteur de courrier) se savait observé et sitôt en vue exagérait son allure.

Peu à peu le point grandissait, ne prenant forme humaine qu'au moment où il entraît dans la zone dénudée autour du camp. Sen avait été fort intriguée les premières fois. Elle avait appris, sans se rendre évidemment bien compte de son rôle, qu'il venait de très loin, remplaçant un autre coureur venu de plus loin encore, qui lui-même en remplaçait encore un autre — et ainsi beaucoup d'autres depuis la ville — pour apporter de grandes enveloppes scellées par de grands cachets.

Les miliciens accouraient aux barrières, les femmes, les enfants, tout le camp, s'y trouvait réuni, ainsi que devaient l'être, aux créneaux, tous les

habitants du château dès qu'un arrivant était annoncé par le guetteur, au moyen-âge.

C'était en général, au soleil couchant. Les ombres des montagnes frangeaient de broderies sombres toute la plaine ; les miradors, les toits, le bastion allongeaient de grandes ombres sur le préau et, au bas du plateau, les enceintes de bambou se doublaient, comme sur l'eau les arbres des rives. La brousse d'hiver aussi touffue, aussi jaune que celle de l'été, redressée d'un coup de vent quand un coup de vent l'a couchée, était déjà toute grise. Le soleil faisait dans le ciel ses grands signaux d'au revoir.

Le tram arrivait de son trot cadencé, un peu forcé, aux secousses parfaitement rythmées, si égales qu'on ne distinguait aucun effort. Il aurait pu aller avec la même allure d'une étape à l'autre, sans halte, sans essoufflement, sans fatigue. L'arrêt brusque était semblable à celui d'un cheval violemment tiré. Après un bol de riz, une tasse de thé, une gorgée d'alcool, une pipée de tabac, il était prêt à repartir pour une nouvelle course, plus résistant qu'une bête de somme.

Aussitôt ses plis remis, l'homme-poste appartenait au camp. Le camp lui faisait fête et l'entourait. Le courrier aux jarrets inlassables, pourtant simple paysan voué au labeur le plus dur, devenait le conteur et l'historien. Jeune ou vieux, toujours maigre, vêtu d'un lambeau de toile, coiffé d'un ruban noir, sale de toute sa sueur et de toute la poussière du pays, il apportait les nouvelles du

royaume entier, des villes et des villages, les échos venus de tous les côtés de l'Empire, ceux échappés des yamens silencieux ou du palais du Kinh-Luoc, comme ceux nés dans les cases du peuple.

Il n'était jamais à bout de paroles comme jamais il n'était à bout de souffle, quoiqu'il ne vint que du poste voisin et qu'il n'ait pu récolter là qu'un nombre restreint d'informations. Là, le courrier venu du bas avait conté, comme ici, les mêmes histoires, qu'il avait lui-même apprises du précédent, chacun glanant par ci, par là, retranchant peu, ajoutant énormément, enjolivant, modifiant, interprétant à leur manière... plus qu'en poètes, en grands enfants.

Un autre homme, aussi sec, aussi dévêtu, couchait ce soir-là au camp, dans un coin de case, le long de la barrière ou même au milieu du préau après avoir écouté bouche bée. Une vaine curiosité comme celle des miliciens et des femmes ne le poussait pas à tant d'attention. On l'avait entendu lui aussi, quelques jours avant, lorsqu'il descendait des autres postes. Ce qu'il avait dit, les linhs allaient le répéter pour que le tram le conte à son retour. Le lendemain il partira vers le Sud-Ouest, tournera la montagne, longera le fleuve et portera les lettres jusqu'à la lisière de l'immense forêt séparant, assure-t-on, le peuple jaune des sauvages des bois.

Cette gazette verbale courait ainsi dans le pays, à travers des centaines de lieues, escaladant les chaînes les plus élevées, traversant les fourrés les

plus impénétrables. Elle répandait des bruits que rien ne justifiait, racontait des exploits que la réalité ignorait, de grandes batailles, des miracles et des aventures fantastiques... Vingt fois travestie, la vérité ne revenait jamais à son point de départ; elle prenait l'ampleur de la légende, la magnificence de l'épopée, changeait de sens, de but, et, la plupart du temps, était du tout au tout travestie... De camp en camp, de village en village, douée par chaque homme d'une forme différente, l'histoire revenait méconnaissable à son point de départ pour repartir de nouveau.

Les sergents, aussi curieux que leurs hommes, laissaient ces conciliabules se prolonger. Bonneaud ne se montrait pas, passant la nuit à rédiger les réponses, à revoir les rapports. Méo, au premier rang, écoutait pour conter à ses chefs le lendemain, à Sen, et aussi aux habitants du village, chez le Chinois, entre deux pipes ou deux tasses...

Dès le matin, ce matin d'hiver, froid comme l'aube d'été est fraîche et légère, les deux trams s'en allaient. Ils descendaient précautionneusement le petit chemin et, au même instant, d'un élan identique, commençaient leur petit trot sous le ciel gris de crachin, noir de pluie ou divinement bleu; ils partaient sans un mot différent, un geste autre, sans rien trahir de leur pensée dans leur mimique ou leur expression. Ils disparaissaient à moitié dans les herbes. Lorsque le soleil luisait, ils restaient longtemps visibles: à droite et à gauche deux formes noires courant

dans les grisailles dorées, bientôt elles perdaient l'apparence humaine et l'œil croyait voir des reptiles monstrueux, traçant leur route sans bruit, tête brandie, dans les herbes de la brousse.

Régulièrement aussi, des sampans accostaient en face du village : tout le soir, c'était liesse au camp, les miliciens fêtaient les camarades du convoi. Un grand festin derrière les cases, — avec toujours quelque boîte volée dont le contenu était si extraordinaire qu'il faisait rire, — commençait la fête, continuée chez le Chinois, quand les convoyeurs avaient pu se sauver des sampans et quelques miliciens escalader les barrières. Le lendemain matin, une partie de la flottille continuait sa route, impatientement attendue partout, en retard toujours, malgré la nécessité d'un ravitaillement régulier.

Une corvée s'en allait, par voie de terre, vers le petit poste, portant pendant un jour et demi, balancés à leurs bambous, les sacs, les boîtes, les caisses, le tonnelet et, devant le sergent, un sac lourd, ficelé, cacheté : l'argent pour la solde des hommes, les conserves, le riz, les biscuits, le vin, quelques médicaments, — tant désirés depuis longtemps, — arrêtés dans les entrepôts, par les haltes inutiles, les formalités compliquées et bien souvent gâtés par l'eau du fleuve, par les averses et aussi par le crachin, petit brouillard imperceptible, pluie pour rire, tonkinoiserie si l'on veut, — insinuante, persistante, insupportable comme une plaisanterie saugrenue qui dure trop.

VIII

Bonneaud avait toute confiance dans le sergent, habituellement chargé des missions importantes et proposé pour le double galon de premier doï. En veillant à son avancement, encore, il acquittait une dette de reconnaissance. Les autres avaient un nom et le titre annamite de leur grade « doï », celui-là était pour tous le « sergent », comme un Français.

Certain jour où Bonneaud, étendu à terre, entre deux exercices, somnolait, il avait tué un serpent-minute prêt à piquer la figure de l'inspecteur. Vingt miliciens au moins suivaient d'un œil inquiet les évolutions de la petite bête. Lui, par naïveté sans doute, l'avait écrasée sous la crosse de son fusil. Bonneaud avait exalté ce dévouement que le galon de métal avait payé. Dégagé absolument de la fourberie et des vices de sa race, le sergent avait acquis toutes les qualités par la vertu d'un geste irréfléchi.

Nul, il est vrai, n'était plus tranquille et ne savait mieux éviter les zèles exagérés et les insouciances répréhensibles. Peut-être avait-il appro-

fondi les règles de l'existence et pratiquait-il, après son exploit, la philosophie du juste milieu. Il ne se mêlait point à la foule des autres, affectait même un certain dédain, puisque les plus hautes destinées l'attendaient, et, plus tard, les honneurs de la notabilité, à défaut du mandarinat.

Dans le grand bâtiment voisin du bastion, il occupait le compartiment central, entre les miliciens et les autres sergents, tous mariés. Il vivait à l'écart, mangeant avec un camarade et dormant seul, étant resté célibataire, dans son logis grand comme deux boîtes à piano et meublé d'un seul lit de camp, d'une natte, d'un fusil.

Sen le connaissait, elle l'avait vu, beaucoup vu, pendant sa nuit de noces au village. Il s'était endormi à ses pieds. Depuis, soit timidité, soit indifférence, jamais il ne lui avait adressé la parole, même pour la saluer lorsque, en quête de son chef, il la trouvait seule dans la maison. Cependant, ce mutisme n'était pas du mépris, — son regard se posait sur elle et insistait, sans affectation, ni ironie, si Sen à son tour le fixait. Ce regard gênait la fillette autant que celui du garde, il ne l'effrayait pas... Dès la première minute elle avait compris ce qu'il signifiait. Sa fermeté paisible, son assurance avaient mieux exprimé les sentiments du sergent que les gestes de Méo.

Sen, en quittant son village, ignorait encore ce que nous appelons le sentiment. Maintenant

elle commençait à le deviner et le sentiment ne se néglige pas, même dans un pays où la femme doit se taire. Elle y songeait souvent. Toujours l'image du sergent se plaçait devant elle. Sa tactique muette était arrivée à l'imposer ; sans toutefois que Sen ressentit les mêmes désirs qu'elle supposait. Entre le mari à qui elle devait obéir et l'amant qu'elle devait subir, sans que leurs plaisirs fussent partagés, elle était sans amour. Elle eût certainement préféré le second parce qu'il était de sa race, et peut-être pour des raisons secrètes. Laisée libre de porter son choix ailleurs, elle n'y eût pas manqué. Parmi les habitants du camp et du village, aucun ne l'avait attirée. Elle le croyait du moins au point d'échafauder ses rêves futurs, après le départ de Bonneaud, sur un inconnu, le prince charmant de toutes les jeunes filles... un mandarin, encore, mais plus du tout aussi puissant que celui d'autrefois. Elle ne désirait plus un chef de province, la raison lui était venue : elle se contenterait pour mari d'un mandarineur de huyen, peut-être de canton.

Le sergent ne faisait qu'apparaître dans ses rêves, vaguement, sans s'attarder. Son silence l'irritait un peu. Elle soupçonnait bien qu'un jour viendrait où elle devrait se défendre. Elle se défendrait, n'étant déjà plus tout à fait la fillette qu'un Méo surprend et asservit. Et chaque fois qu'elle se trouvait seule en sa présence, elle se préparait à cette attaque, qui ne se présentait jamais.